

ces, et l'homme qu'elle avait vu dans le bois avec les chevaux était aussi un complice, et peut-être y en avait-il d'autres encore échelonnés sur la route, prêts à prêter main-forte à leurs camarades de la voiture.

Comme tout avait été combiné, préparé d'avance !

— Oh ! monsieur de Miray, monsieur de Miray, se disait-elle, quel terrible compte vous aurez à régler un jour !

Mais que faire ? Rien. Pour l'instant, elle ne pouvait que se résigner. Ce qu'elle avait si fort redouté arrivait : elle était prise : elle était entre les mains de son lâche ennemi. Mais tout n'était pas fini : Dieu qui ne l'avait jamais abandonnée, Dieu la protégerait encore ; et si Dieu, en qui elle mettait toute sa confiance, ne venait pas à son aide, elle jurait de se tuer plutôt que de permettre au misérable de la toucher seulement.

Mais ses enfants, ses enfants ! avait-elle le droit de mourir, quand elle venait d'être sauvée d'une mort presque certaine ? Avait-elle le droit de priver Georges et Edouard de leur mère ? Ne fallait-il pas qu'elle vécût pour eux ?

Elle ne voyait pas comment un secours pouvait lui venir, mais ce secours, elle l'espérait, et voilà pourquoi elle ne s'abandonnait pas au désespoir. Elle ne pouvait guère compter sur son père malade et sur Pierre Rouget, un vieillard ; mais elle avait des amis, Etienne, Mercédès, don Stéphano, Gaspard et sa femme. Bientôt, certainement, ils sauraient tous qu'elle avait été victime d'un lâche attentat et ils se mettraient à sa recherche.

La malheureuse cherchait ainsi à se rassurer, à se donner du courage. Du reste, la comtesse avait l'âme fortement trempée ; mûrie par le malheur, il y avait en elle une énergie indomptable ; elle avait la foi.

Cependant à ses tristes réflexions succéda une longue crise de larmes et de sanglots. Puis quand elle eut cessé de sangloter, de pleurer, elle tomba dans un effrayant état de torpeur. Pelotonnée dans son coin, elle ne faisait plus un mouvement.

Elle ne s'était pas perçue qu'on avait changé de chevaux une seconde fois, que le jour était venu, que le soleil montait et que depuis longtemps déjà la voiture s'était engagée au milieu des montagnes.

Elle ne sortit de son espèce d'engourdissement et ne reprit possession d'elle-même que lorsque la voiture s'étant arrêtée, les deux portières furent ouvertes en même temps.

La comtesse se redressa brusquement et jeta à droite et à gauche des regards effarés. De son côté était Bargoin, l'homme qui l'avait menacée de la baïonnette.

La comtesse tressaillit et détourna la tête avec une sorte de dégoût.

— Madame, lui dit le gredin, vous avez été docile, comprenant que c'était ce que vous aviez de mieux à faire ; je vous demande de l'être encore pour nous éviter d'user de violence. Nous sommes arrivés, veuillez descendre.

Elle n'eut pas l'air d'avoir entendu et se renfonça dans la voiture où elle était seule maintenant, la fausse religieuse ayant déjà mis pied à terre.

— Madame, reprit l'homme en se rapprochant et avec un mauvais regard, si vous n'obéissez pas, je vais employer la force. J'ai là deux gaillards solides qui n'attendent qu'un signe de moi pour vous prendre et vous porter dans votre chambre.

Cette nouvelle menace produisit, comme la première, l'effet attendu.

La comtesse comprit que la résistance était impossible, et elle se disposa à sortir de la voiture. Elle était tout étourdie et avait les jambes brisées.

Bargoin, qui la vit chanceler et prête à tomber, avança les mains pour la soutenir et l'aider à descendre.

Paule eut un vif mouvement de répulsion.

— Arrière, misérable, arrière, ne me touchez pas ! s'écria-t-elle.

Elle mit pied à terre.

Trois hommes étaient là, à quelques pas d'elle : Bargoin, le

cocher et un autre, un troisième complice. Un peu plus loin, la fausse religieuse causait, très animée, avec une femme qui paraissait avoir une quarantaine d'années.

— Où suis-je ? se demanda Paule, cherchant vainement du regard un autre personnage.

La comtesse se trouvait en face de ruines qui devaient être celles d'une ancienne abbaye ou d'un château féodal du moyen âge autrefois fortifié à en juger par les hauts murs percés de meurtrières qui entouraient les ruines ; du reste, derrière ces murs, il y avait encore un fossé large et profond dans lequel poussaient à volonté toutes sortes de plantes. La voiture était entrée dans l'enceinte par une ouverture, la seule qui existât, en avant de laquelle il y avait eu un pont-levis et qui était fermée maintenant par une lourde porte de fer couverte de rouille.

Dans ce lieu désolé, à l'aspect sauvage et repoussant une tour carrée, massive, d'environ quarante mètres de hauteur, restait seule debout. Cette tour, espèce de donjon, avec larges meurtrières et créneaux, avait encore, malgré sa vétusté, quelque chose de fier, d'imposant et une apparence toute guerrière.

Au rez-de-chaussée et au premier étage elle avait sur chaque face une fenêtre garnie de solides barreaux de fer. Plus haut, le jour ne pénétrait à l'intérieur que par les meurtrières percées à égale distance les unes des autres et trois sur chaque côté. On avait le droit de supposer que cette construction, élevée pour la défense et observer les alentours, car elle dominait au sud et à l'ouest une longue vallée, avait pu servir aussi de prison.

L'abbaye ou le château avaient dû avoir de l'importance, car il avait occupé un vaste emplacement facile encore à mesurer par ce qui restait de ses murailles lézardées, aux pierres noircies par les pluies, rongées par le temps.

Il était facile de reconnaître que la destruction des bâtiments provenait d'un incendie et qu'après le sinistre les éboulements avaient été successifs. Entre ces pans de murailles qui paraissaient encore solides sur leurs assises, on ne voyait qu'un effrayant amas de décombres, pierres entassées, colonnes renversées, poutres brisées, au milieu desquelles, donnant asile à des crapauds, des lézards, des reptiles et une multitude d'insectes, croissaient des lierres, des ronces, des clématites, des orties géantes s'enchevêtrant comme les lianes d'une forêt vierge.

Bref, l'aspect général était répugnant et donnait le frisson. Sur toutes ces choses, froide, calme et sans trembler, la comtesse avait jeté des regards rapides.

La fausse religieuse avait cessé de parler à la femme. Bargoin fit un signe à cette dernière qui s'avança, et lui dit :

— Vous allez conduire madame à sa chambre.

La femme se tourna vers la comtesse :

— Madame, lui dit-elle, d'une voix qui n'avait rien de terrible, veuillez me suivre.

La comtesse, qui avait hâte de ne plus avoir sous ses yeux les trois bandits, suivit la femme sans prononcer une parole et sans avoir seulement un mouvement d'effroi. Elle était résignée. D'ailleurs, dans un court moment de réflexion, elle s'était tracé la ligne de conduite qu'elle allait suivre ; elle avait pris la résolution de ne rien laisser deviner de ses angoisses, de se concentrer en elle-même et d'employer tous les moyens, même la ruse, pour tenir tête au danger qui la menaçait. Elle se préparait à jouer un rôle.

IV

LA TOUR DU MOINE.

Ce fut au premier étage de la tour que la femme conduisit la comtesse en la faisant monter par un escalier de pierre en colimaçon, qui se continuait jusqu'au sommet.

Du premier étage de la tour on avait fait un logement assez